



Les éristales de Virgile

Septembre.

« On peut dire du futur qu'il n'est qu'une vaine complaisance : dans la mesure où il me soustrait au présent, il est méprisable ; on ne peut en dire autant en revanche du *souci* de l'instant présent ».

C'est Stéphane Bouquet* qui m'a mis ce livre entre les mains lors de son passage au Colombier cet été. *À ma fenêtre le matin** : un titre qui n'aurait pas dû m'échapper. À quelque anaphore inscrite dans ma mémoire près, comme ce « Als das Kind, Kind war » des *Ailes du désir*, je ne connaissais de Peter Handke que ce qui s'insinue naturellement en soi de ces « grands auteurs » qu'on n'a pas lus : une impression de le connaître quand même un peu. Ce matin de septembre, après les habituels va-et-vient entre les « bureaux », soit après les éternels moratoires à la mise au clavier, qui ont, en partie, englouti l'été, la tension de septembre, ce mélange de reprises des chants mélodieux – Alouettes lulus, rouges-gorges, mésanges, au rythme des tambourinages de sittelles, des pics et de l'écureuil dans le noyer, mais avec, au loin, « la chan-





LA SAISON DES MOUSSES

son des fusils»* et le hurlement des chiens – m’a remis en tête le deuxième vers de sa *Chanson sur l’enfance*: « wusste es nicht das es Kind war. » *Quand l’enfant était enfant, il ne se savait pas enfant.* L’adulte le sait. Ce qu’il va chercher, écrivant, créant, est peut-être aussi un mélange, entre le souci de l’instant présent, et des retrouvailles avec cet enfant qui, c’est vrai, faisait d’une rivière, un fleuve, d’une mare, un océan, et confiait sa peur des monstres à quelque nounours au museau élimé. Un mélange ou plutôt, une tension entre les deux, qu’il s’efforce de maintenir, au risque de perdre l’un et l’autre : le présent et l’enfant.

Et voilà que le chant de la fauvette m’interrompt dans cette généralité passablement ressassée et qui menaçait de virer à l’abstraction lyrique. En fait, je ne suis pas si sûre qu’elle m’interrompe, j’aurais plutôt l’impression qu’elle la concrétise, comme cette omniprésence, au ciel, du chant limpide de l’Alouette lulu, des frappes en morse des sittelles – B. les nomme les télégraphistes – tout autour et dans les chênes, signature sonore de ce mois de septembre sur les Causses du Quercy que les hirondelles viennent à peine de désert. La reprise des chants annonce l’arrivée des migrants, venus du Nord, pour hiverner. Les nouveaux arrivants se signalent, les éventuels résidents leur répondent, sur le même ton, chacun doit trouver sa place ou conserver la sienne, pour le plus grand plaisir d’une oreille humaine témoin que le silence, au ciel, de l’été, a pu gêner. Une confusion des sens me fait associer chants d’oiseau, fraîcheur, et lumière ;



INFINI PRÉSENT

tandis qu'elle assimile cigales, criquets ou sauterelles à la canicule de l'été. Deux sensations trompeuses que contredit dans cet automne estival, l'omniprésence dans les champs, les combelles, et le moindre talus ensoleillé, des stridulations des Éphippigères des vignes, des Grillons des bois, et des CEdipodes automnales, tous familiers de la chênaie.

Octobre.

Ce matin, à 9h30, très précisément, le soleil éclaire la toile de l'Épeire diadème selon un angle qui la rend soudain visible. Pour peu qu'une brise légère fasse un peu faséyer la soie et révèle soudain un spectre de lumière par réfraction, c'est tout un environnement familier que j'ai non seulement plaisir à retrouver chaque matin dans l'encoignure de la fenêtre, à cette heure précise, mais aussi à saisir par l'écriture, et même si les sens, trompeurs, extraient le même pour les besoins d'un rite quotidien, et le nouveau, ce qui surgit là, sur le terrain, ce sont au fond deux manifestations complémentaires d'un présent du temps dans ce qui nous lie avec le vivant, notre toile de fond commune et notre fil d'alerte.

Et puis, pour le dire autrement, je n'ai plus de famille, elle est donc sans limite, comme l'intervalle ouvert de quelques mètres qui sépare la fenêtre du pin. Cette famille-là aurait quelque chose à voir avec l'environnement de la Chouette hulotte, qui a choisi ce conifère, arbre le plus haut du Colombier, pour



LA SAISON DES MOUSSES

son repos diurne quotidien. Car le Colombier, et plus loin, la chênaie qui entoure le Colombier; et plus loin, les Causses qui accueillent les espèces calcicoles que la chouette survole, comme les petits mammifères qu'elle y traque; et plus loin, l'aire des oiseaux résidents qui lui tournent autour chaque matin; et plus loin l'aire des oiseaux migrateurs qui se mêlent au vacarme quotidien quand ils passent ou s'installent, les *baltiques* où certains d'entre eux nichent, les *afriques* où certains d'entre eux hivernent; et plus loin l'atmosphère de la terre, alarme des départs; et plus loin les étoiles, leur boussole; *et plus loin tout l'univers*, dirait l'enfant, *toujours* enfant; tout cela n'est au fond, du strict point de vue du strigidé, qu'un « tout autour de mon pin »*. Traduit en sons, le Colombier ne serait finalement que le support matériel, le vinyle territorial, d'un *Boléro* biophonique, qui, lui aussi, tournerait autour de ce pin.

Mais voilà que deux éristales, comme l'autre jour une Fauvette à tête à noire, viennent interrompre cette rêverie de leur vrombissement caractéristique de grosses mouches un peu lourdaudes. Elles entrent en nombre dans la maison depuis quelques jours, comportement que j'avais déjà noté l'année dernière à pareille époque, fin octobre. Signe avant-coureur des prochains froids sûrement. Les éristales ressemblent à ce point aux mâles des abeilles mellifères, les faux-bourdon, qu'elles sont entrées incognito dans la littérature: Virgile* les a prises pour des abeilles. *Pour de vrai*, dirait l'enfant qui joue au savant, les



éristales sont des diptères – elles portent effectivement deux ailes, autrement dit, des mouches, de la famille des syrphes, pollinisatrices elles aussi, pourvues, pour la plupart, d'un abdomen jaune et noir. Selon le bon vieux procédé évolutif du mimétisme, les syrphes en général, et les éristales, en particulier, ont pris l'aspect d'un insecte hyménoptère, qui leur est proche morphologiquement, pour tromper le prédateur éventuel. Dans la quatrième série de ses *Souvenirs entomologiques*, J.-H. Fabre, justement nommé le « Virgile des Insectes », rapporte une de ses innombrables expériences avec le Philanthe apivore, un autre hyménoptère commun, quoique peu connu du public, à l'inverse de son lointain cousin, le Frelon asiatique : « Le Philanthe, l'impétueux égorgueur d'abeilles, a déjoué mes embûches quand je l'ai mis en présence de l'Éristale (*E. tenax*), l'abeille virgilienne. Lui, Philanthe, prendre cette mouche pour une abeille ! Allons donc ! Le populaire s'y trompe ; l'antiquité s'y trompait, comme en témoignent les *Géorgiques*, qui font naître un essaim dans la pourriture d'un taureau sacrifié ; lui ne s'y trompe pas. »* Fabre a lu l'*Insecte* de Michelet ; implicitement, il fait référence au chapitre « Les Abeilles de Virgile » dont je ne résiste pas à rappeler la trame. Un 28 octobre, alors qu'il se trouve devant la tombe d'un parent au cimetière du Père-Lachaise, Michelet est attiré, ou plutôt « saisi » d'y trouver ce qu'il prend d'abord pour « de très brillantes abeilles », mais il s'aperçoit soudain qu'elles « [n'ont] point leur costume industriel, leur



LA SAISON DES MOUSSES

habit velu, leurs pinceaux, leurs brosses (...) et qu'elles [n'ont] pas non plus les quatre ailes de l'abeille, mais seulement deux.» Michelet reconnaît donc bien des *diptères*, et conclut «celles-ci sont justement celles qui trompèrent aussi Virgile. Comme moi, il les crut abeilles et leur a donné un faux nom (...) mais le fait conté par Virgile n'est pas inexact. On comprend qu'il ait vivement ému l'antiquité et qu'elle y ait vu un type de résurrection».

Je n'avais jamais remarqué que dans la page de faux-titre du volume, L'INSECTE, écrit en grosses capitales, était suivi de la mention :

L'infini vivant

en romain, dans une typographie en bas-de-casse et dans un très petit corps (9 ou 10) à l'échelle des graphes du titre principal.

Soudain, ces éristales de la veille, réveillées par la lampe du bureau et qui se jettent ce matin, contre la fenêtre, dès les premiers signes de lumière, comme téléguidées par un tropisme solaire certainement plus puissant que leur mémoire immédiate, composent, à leur manière d'insectes ailés, une poésie concrète des temps profonds. S'il ne s'agit pas de «résurrection» mais d'émergence, lorsque leurs larves «queue-de-rat» quittent leur puparium et laissent derrière elles le squelette vide de leur exuvie pour s'envoler mouches, il n'empêche que ce cycle de métamorphoses, à l'échelle de leur espèce, avait, c'est vrai, quelque chose





INFINI PRÉSENT

d'*infini*, comme était in-fini ce qui restait encore à découvrir du « vivant » ; mais quelque chose d'*infini* « du temps » de Michelet. Un auteur contemporain* a défini la poésie dans cette formule : *poésie est science-fiction de maintenant*. Cela vaut aussi pour cet impensé du temps dans lequel nous sommes entrés.

Toutefois, aussi futile que cela puisse paraître, être témoin, ce matin encore, du réveil frénétique de *Virgile* et *Michelet*, les deux lares bourdonnants et dorés du Colombier, a quelque chose de rassurant parce que leur réveil renouvelé a partie liée avec ce *souci de l'instant présent* dont parle Peter Handke.

